

LE

2

BON SEIGNEUR,

OU

LA VERTU RÉCOMPENSÉE,

D R A M E

EN UN ACTE ET EN PROSE;

PAR M. RIBIÉ.

*Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre des
Grands Danseurs du Roi, le 2 Septembre 1782.*

Prix 1 liv. 4 sols.



A AMSTERDAM;

Et se trouve A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur - Libraire, rue
Galande, vis-à-vis celle du Fouare.

M. DCC. LXXXII.

2

PERSONNAGES.

LE SEIGNEUR DU VILLAGE.

LUBIN, Père de Colette.

COLETTE, Fille de Lubin.

LE PETIT DURANVILLE, Fils de Colette.

LE MARQUIS DE DURANVILLE.

LA FLEUR, Laquais du Marquis.

ALIN.

JEANNETTE.

UN PAYSAN, parlant.

TROUPE DE VILLAGEOIS.

La Scène est au Village de Nanteuil.



LE
BON SEIGNEUR,
DRAME.



SCENE PREMIERE.

LE SEIGNEUR, LUBIN.

LUBIN.

AH! Monseigneur, que vous êtes bon! Vous ne sauriez croire combien ma fille vous chérit. Elle oublie ses malheurs, quand elle pense à vos bienfaits.

LE SEIGNEUR.

Eh! mon ami, la médiocrité de mes revenus m'arrête dans mes projets.

LUBIN.

Votre vertu ne vous quitte pas, pouvez-vous être malheureux.

LE SEIGNEUR.

Mais, dites-moi, respectable vieillard, pourquoi

A 2

4 LE BON SEIGNEUR.

votre fille est - elle toujours triste & vous languissant ? Quelles sont vos peines ? Si je puis les adoucir , je me tiendrai heureux.

LUBIN.

Ah ! Monseigneur , si tous ceux qui sont parés de ce beau titre étoient animés des mêmes sentimens que vous , je serois père d'une fille heureuse pendant que je ne fais que partager ses infortunes.

LE SEIGNEUR.

Comment , qui peut l'avoir rendu malheureuse ? L'injustice de quelques personnes de nom ou la mort de sa mère peut-être ?

LUBIN.

Ah ! ce dernier coup a mis le comble à tant de disgraces..... Tenais Monseigneur , je ne pouvons plus long-tems vous taire nos aventures. J'étois fermier du Marquis de Duranville & je vivois heureux dans le sein de ma famille : la terre que je cultivois sembloit me favoriser de ses dons & rien n'égaloit mon bonheur. Voici où nos malheurs ont commencé. Ce jeune Marquis venoit souvent à ma ferme comme pour s'informer de mes affaires , en secret il trouvoit ma fille aimable , & malheureusement elle lui rendoit le change. Si bien qu'au bout de quelques tems il parvint à s'en faire aimer. Ma fille franche m'avoua sa foiblesse , je la combattis long-tems , mais en vain ; ce jeune Seigneur vint un jour me trouver , il me peignit son amour & me proposa d'épouser ma fille , je crus d'abord qu'il railloit ; mais voyant qu'il persistoit en sa demande , je lui representai doucement que je ne pouvois raisonnablement me prêter à cette union ; que d'abord les parens lui

refuseroient leur consentement, & puis quelle différence, lui dis-je, il y a entre nous deux; non, Monsieur le Marquis, non, renoncez à vos projets; respectez notre honnête misère; ma fille est belle, vertueuse, mais elle ne peut s'allier avec vous sans vous causer tous les chagrins que peut attendre un héritier désobéissant.

L E S E I G N E U R.

Ah! mon ami, voilà des sentimens dignes d'un homme respectable & sensé; continuez, je vous prie.

L U B I N.

Enfin, il insista tant, après m'avoir dit que je ferois la cause de son malheur & qu'il se porteroit à quelques excès de désespoir, qu'il me gagna ainsi que ma femme. Je n'eus pas de peine, comme vous pensez, à déterminer ma fille. Nous consentîmes donc à leur union qui fut secrète; mais je m'assurai, ainsi que toute la famille, que toute la cérémonie étoit faite comme les loix l'ordonnent. Ah! Monseigneur, comme je fus trompé! Quelque tems après le Marquis fut obligé de quitter ma famille pour aller à Paris par ordre de son oncle. Quel coup de foudre pour nous! Nous apprîmes que ce mariage étoit faux, & que ce n'étoient que de malheureux domestiques gagnés par argent qui avoient agi de concert avec lui pour tromper ma fille, déshonorer ma malheureuse famille & satisfaire à leur intérêt par le crime le plus énorme. Jugez de notre désespoir, ma femme peu de tems après en mourut, & ma fille mit au monde ce jeune enfant que jusqu'à présent vous avez cru mon neveu: nous avons abandonné ce

6 **LE BON SEIGNEUR,**

Château si funeste , sans savoir où nous trouverions un asyle ; c'est-là où vos généreuses mains ont daigné nous secourir. Vous savez le reste ; sans vous , Monseigneur , jugez quel seroit notre sort ?

LE SEIGNEUR.

En voilà assez , mon ami , je sens trop combien vous avez souffert par la peine que me cause ce récit.

LUBIN.

Tout ce que j'emploie pour consoler ma fille devient inutile , elle l'aime , dit-elle , & l'aimera jusqu'à la mort.

LE SEIGNEUR.

Mais , dites moi Lubin , n'avez-vous eu aucunes nouvelles du Marquis de Duranville ?

LUBIN.

Aucunes. Ma fille n'a point voulu que je fisse des démarches à ce sujet ; elle se contente à gémir sur son sort ; mais , mon Seigneur , je vous attriste à l'instant où je ne dois que vous montrer de la joie. Les habitans ne vous savent pas ici ; s'ils le savoient , comme vous en seriez bientôt entouré , ce seroit à qui.... Mais j'entends du bruit.

LE SEIGNEUR , à part.

Cruel Marquis de Duranville ! que vous ont fait ces pauvres malheureux pour les oublier ainsi ?

LUBIN.

Monseigneur , Monseigneur , voici tous les gens du village qui s'avancent vers vous.



S C E N E I I.

LE SEIGNEUR, LUBIN, COLETTE
tenant son Enfant. VILLAGEOIS ET
 VILLAGEOISE.

(*Il y a un Ballet. Quand il est séparé, l'Enfant s'avance en dansant, avec un Bouquet à la main, autour du Seigneur, sur l'air : Des simples jeux de son enfance. Il lui récite le Couplet suivant.*)

M O N S E I G N E U R , dans un si jeune âge ,

Quel Bouquet puis-je vous offrir ?

Cette Fleur est un bien foible-hommage,

Puisqu'un instant va la flétrir.

On dit qu'un cœur peut satisfaire,

Monseigneur, je n'en savois rien ;

Si c'est un présent qu'on peut faire,

Je viens pour vous offrir le mien.

L E S E I G N E U R *embrasse l'Enfant.*

Mon petit ami, tiens, prends.

(*Il veut lui donner une bourse, l'Enfant la refuse, & se recule en dansant. Le Ballet reprend ; les Danseurs & Danseuses passent devant le Seigneur, lui donnent des Fleurs, qu'il reçoit avec bonté.*)



SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, ALIN, JEANNETTE.

ALIN.

DIS donc, chose, où est-il?

LE PAYSAN.

Et qui chose?

ALIN.

Et tu ne fais pas bin ce que je veux dire? C'est pour me faire des malices; allons, dis donc où est-il?

LE PAYSAN.

Et qui encore?

ALIN.

Et pargué not bon Seigneur?

LE PAYSAN.

Grand nigaud.... n'est-il pas assez reconnoissable?
Qui de nous a si bonne mine?

ALIN.

Ah! le voilà; viens Jeannette, viens, j'allons
l'y dire tout ce que tu fais bin.

JEANNETTE.

Ah! dame, moi, je n'ose pas, j'ai peur qu'en
se moque....

ALIN.

De qui?

JEANNETTE.

De toi.

A L I N.

Bah ! bah , vas toujours.

L E S E I G N E U R.

Approchez , mes enfans , approchez.

A L I N.

Monseigneur , je venons , Jeannette & moi , vous apporter les fleurs qui nous ont paru les plus belles de tout notre potager , pour vous témoigner à l'égard du plaisir , d'la satisfaction , l'agrément que j'ons de vous souhaiter une bonne fête & une bonne santé : car c'est ce que nous desirons tretous.

L E S E I G N E U R.

Mes enfans , pour moi , je vous en témoigne beaucoup de reconnoissance & de remerciement. Mais , dites-moi , mon cher ami , comment vous appelez-vous ?

A L I N.

Pierre-Joseph Alin , Monseigneur. Je s'is le fioux de votre Meünier Jean-François Rustau , le cadet de son frère aîné , qui étoit votre fermier avant qu'il soit mort.

L E S E I G N E U R.

Comment , Rustau a des enfans si grands.

A L I N.

Je crois qu'oui , Monseigneur , car il m'appelle toujours son fils.

L E S E I G N E U R.

Mais il y a long-tems que je ne l'ai vu , seroit-il malade ?

10 LE BON SEIGNEUR,

ALIN.

Oui, Monseigneur, il est malade, mais ça va ben mieux.

LE SEIGNEUR.

Eh! pourquoi n'es-tu pas venu me voir?

ALIN.

Dame, on sort si tard de l'école.

LE SEIGNEUR *montrant Jeannette.*

Est-ce-là votre sœur?

ALIN.

Non, Monseigneur.

LE SEIGNEUR.

Votre Cousine?

ALIN.

Non, Monseigneur.

LE SEIGNEUR.

Qu'est-elle donc enfin?

ALIN.

Dame, mon papa dit que c'est ma maîtresse.

LE SEIGNEUR.

Ah! votre papa le dit; & il ne dit rien de plus?

ALIN.

Oh, que si!

LE SEIGNEUR.

Eh! que dit-il?

ALIN.

Il dit que vous seriez bon Général dans la guerre.

LE SEIGNEUR.

Eh! comment peut-il en juger?

A L I N.

Parce qu'il dit qu'il faut être brave & avoir du cœur.

L E S E I G N E U R.

Eh bien !

A L I N.

Il dit que vous êtes brave parce que vous faites du bien à tout le monde , & que pour du cœur vous n'en manquez pas , puisque vous avez tous les nôtres.

T O U T L E M O N D E.

Oui , Monseigneur , tous les nôtres font à vous.

L E S E I G N E U R.

Mes enfans , mes amis , mes chers amis ; allez tous dans la cour du Château. Je vais vous faire donner des rafraîchissemens. Allez , mes amis , allez.

T O U T L E M O N D E.

Ah ! le bon Seigneur. (*On danse une ronde , tous le monde sort.*)

S C E N E I V.

L E S E I G N E U R , C O L E T T E.

L E S E I G N E U R.

C O L E T T E , j'espère sous peu vous voir plus heureuse.

C O L E T T E.

Ah ! Monseigneur , rien ne peut égaler vos

bienfaits & ma reconnoissance. Mais aussi rien ne peut diminuer le chagrin qui me dévore.

LE SEIGNEUR.

Vous n'allez donc pas vous divertir avec les autres.

COLETTE.

Monseigneur, permettez que je rentre. Ce n'est pas que je ressentie autant de plaisir que tous ceux qui vous sont soumis. Cette fête m'est trop chère pour que je n'y prenne pas le plus vif intérêt.

LE SEIGNEUR.

Allez, Colette, allez, ne vous gênez point.

S C E N E V.

LE SEIGNEUR, *seul.*

AH! qu'une fête sans apprêt a de charmes pour mon cœur! L'art ne peut égaler la simple nature, & ces bonnes gens ont plus de gloire & de plaisirs que ceux qui ne le font que pour faire sentir la valeur de leurs présens. Mais mon parti est pris & je ne dois point perdre de tems. Je connois le Marquis de Duranville sans cependant être connu de lui.... J'irai le trouver & lui reprocher sa perfidie & le peu de cas qu'il fait de l'honneur & de celui de ses ancêtres.



SCENE VI.

LE SEIGNEUR, LAFLEUR.

LAFLEUR.

AH ! me voilà pourtant, au bout de trois heures de marche, arrivé dans un village ; bon, voici quelqu'un. Avec votre permission, Monsieur, comment appelez-vous cet endroit-ci.

LE SEIGNEUR.

Mon ami, vous êtes à Nanteuil.

LAFLEUR.

A Nanteuil ? ah ! je me reconnois. Ma foi, Monsieur, nous venons d'un Château près de Villers-Cotterêts, où mon maître a quelques parens ; notre chaise s'est rompue au milieu de la forêt. Nous avons fait plus de trois lieues à pied sans appercevoir l'ombre d'une personne. Il n'y a qu'un bruit sourd, que nous avons entendu, qui nous a attiré vers ces lieux. Mon Maître est à l'entrée de la forêt qui se repose & m'attend, pour savoir si nous pourrons reprendre haleine & un peu de nourriture.

LE SEIGNEUR.

Votre aventure est assez malheureuse, mais vous trouverez ici ce dont vous avez besoin. Comment s'appelle votre Maître.

LAFLEUR.

Mais vous pouvez le connoître, car il doit avoir

14 LE BON SEIGNEUR.

une terre ici aux environs : c'est Monsieur le Marquis de Duranville.

LE SEIGNEUR *étonné.*

Le Marquis de Duranville, dites-vous ?

L A F L E U R.

Oui ; vous le connoissez , n'est-ce pas ? Il ne va plus à ce Château depuis l'aventure d'une petite fille qu'il a été obligé d'abandonner. C'est dommage , car il l'aimoit bien.

LE SEIGNEUR.

Il l'aimoit & il l'a abandonnée.

L A F L E U R.

Bah ! il a bien fait pis. Il l'avoit épousé en secret , c'est-à-dire , il lui avoit fait accroire : ce sont de mes camarades qui m'ont raconté cela. C'étoit de ces mariages... Vous m'entendez bien ?

LE SEIGNEUR.

Oui, oui, je vous entends à merveille (*A part*) Je crois que le Ciel me l'envoie. (*Haut*) Mon ami, allez vous rafraichir à ce Château , là-bas , sur votre gauche ; je vais aller au-devant de votre Maître & l'y conduirai moi-même. Allez.

L A F L E U R.

Monsieur , en vérité , je suis dans la confusion. M'adresserai-je à la cuisine ?

LE SEIGNEUR.

Vous serez bien reçu. Allez , mon ami , allez.

(*La Fleur sort.*)



SCENE VII.

LE SEIGNEUR, *seul.*

QU'AI-JE entendu ! le Marquis de Duranville est en ces lieux. Il ne se croit pas si près de l'objet qu'il a outragé..... Mais j'apperçois quelqu'un. C'est lui.... Il est noble, & il possède tant de vices ! Ah ! il est donc bien vrai que la véritable noblesse ne dépend que de la vertu. Il s'avance vers ces lieux. Son aspect me met en fureur ; mais tâchons de dissimuler & de l'amener au point où je desire.

SCENE VIII.

LE MARQUIS DE DURANVILLE,
LE SEIGNEUR.

LE MARQUIS.

VOILA au moins deux heures que j'attends mon malheureux valet. J'ignore à quoi il peut s'amuser.... Mais j'apperçois quelqu'un. Monsieur, vous voyez un voyageur qui a été démonté de sa voiture & qui s'est égaré dans la forêt voisine.

LE SEIGNEUR.

Je le fais, Monsieur, & j'ai même envoyé votre Valet au Château de ce Village pour se

rafraîchir. J'allois au-devant de vous pour vous y conduire. Je connois le Seigneur & je suis sûr qu'il se trouvera flatté de votre visite.

LE MARQUIS.

Monfieur, en honneur, je ne fais...

LE SEIGNEUR.

Arrêtez, Monfieur, & fervez-vous des exprefions qui foient à votre portée. Laissez-là ce mot d'honneur.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous dire?

LE SEIGNEUR.

Que vous devriez être le premier à ne jamais prononcer ce mot dans vos discours.

LE MARQUIS.

Comment, je ne connoitrois pas l'honneur?

LE SEIGNEUR.

Vous.... Il y a fi peu de gens qui le connoiffe.

LE MARQUIS.

Infolent.

LE SEIGNEUR.

Je ne fuis point infolent, je fuis un homme vrai.

LE MARQUIS.

Monfieur, vous êtes bien perfuadé que je n'en demeurerai pas à l'étonnement. Je fais quel est mon devoir, & vous apprendrai s'il me convient de parler de l'honneur. D'abord, Monfieur, qui êtes-vous?

LE SEIGNEUR.

LE SEIGNEUR.

Qui je suis?.... Un homme.

LE MARQUIS.

Vos titres.

LE SEIGNEUR.

Mon cœur, & l'amour de la vérité.

LE MARQUIS.

Savez-vous qui je suis?

LE SEIGNEUR.

Oui, on vous appelle le Marquis de Duranville...
Mais encore une fois ne me parlez jamais de l'honneur.

LE MARQUIS.

Vous m'insultez, & je me flatte que vous m'en ferez raison; qui que vous soyez, je veux bien me mesurer avec vous.

LE SEIGNEUR.

Vous vous croyez donc digne de m'ôter la vie, ou de la perdre, imprudent jeune homme.

LE MARQUIS.

Voilà un ton familier qui ajoute à l'outrage.

LE SEIGNEUR.

Qu'est-ce ton familier? N'allez pas vous mettre dans la tête que je vous dois le respect.

LE MARQUIS.

Je vais vous le prouver.

LE SEIGNEUR.

Seroit-ce en me perçant le cœur? Vous supposez que le sort vous favorisera. Si en effet il est

B

pour vous , & s'il me reste encore la force de m'exprimer , n'attendez pas du respect , dites plutôt du mépris & peut-être de la pitié.

LE MARQUIS *mettant l'épée à la main.*

Avec quelle audace cet imprudent me traite ; du mépris ! votre compassion , mon ami , est hors de saison ; allons , que cette dispute soit terminée par la prompte fin de l'un ou de l'autre.

LE SEIGNEUR.

Je ne suis point un imprudent , & je vais vous satisfaire.

LE MARQUIS.

A la bonne heure ; je vais vous faire connoître ce que vaut un homme de ma condition quand on l'ose outrager.

LE SEIGNEUR.

Un homme de votre condition doit se mettre au-dessus des autres par la probité & la vertu. Sans ces deux titres , il rampe au pied de la populace la plus obscure ; que dis-je ? Il ne peut lui être comparé , si celle-ci remplit ses devoirs.

LE MARQUIS.

Je ne puis en endurer davantage ; allons , Monsieur , il faut me satisfaire.

LE SEIGNEUR.

Un moment , je vous prie. C'est malgré moi que je me bats. Cet aveu vous paroîtra singulier ; vous me regarderez comme un lâche , un poltron. Je ne suis ni l'un ni l'autre ; & quand vous saurez mon nom , vous me rendrez plus de justice. Le duel est une action infâme , contraire aux loix

divines & humaines ; c'est un assassinat.... mais je céderai à votre envie , j'aurai l'honneur , puisque vous le voulez absolument , de me battre avec vous. Je ne vous demande qu'une seule chose.

LE MARQUIS.

De quoi s'agit-il ?

LE SEIGNEUR.

Je vous ai offensé grièvement , dites - vous , parce que j'ai prétendu que vous ne connoissiez pas l'honneur. Avant que de nous battre , expliquez-moi , de grace , ce que vous entendez par le mot honneur , & tâchez de vous calmer.

LE MARQUIS.

Mais je crois que cet homme extravague.

LE SEIGNEUR.

Non , Monsieur , je n'extravague pas. Les principaux chefs de l'honneur ne consistent-ils pas à tenir sa parole ?

LE MARQUIS.

Eh mais ! sans contredit.

LE SEIGNEUR.

Plus l'être à qui on la donne est foible & sans défense !, plus notre foi doit être sacrée. N'y a-t-il point une lâcheté dégradante à tromper , à trahir ?... Seriez-vous homme à contracter de faux billets ?

LE MARQUIS.

Des faux billets !

LE SEIGNEUR.

Eh bien ! vous vous êtes souillé d'une action qui est vingt fois plus flétrissante.

B 2

LE MARQUIS.

L'épée à la main, Monsieur.

LE SEIGNEUR.

Ecoutez-moi, & lorsque vous m'aurez entendu, nous nous battons. Quand j'aurois mille vies, & que je les perdrais toutes sous vos coups, vous n'en seriez pas moins coupable. Vous ne feriez point de faux billets ! Eh ! qu'avez-vous fait, barbare, lorsque vous avez abusé de la nature, de l'amour, lorsque cédant aux suggestions de vos lâches complices, sous l'apparence du serment le plus respecté, le plus solennel, vous avez déshonoré une malheureuse créature, qui, sur la foi des Autels, vous a reçu dans ses bras innocents ? Qu'avez-vous fait, quand, déchirant un jeune cœur plein d'une tendresse pure, vous y avez porté la désolation & la mort ? Qu'avez-vous fait enfin quand vous avez couvert d'un opprobre éternel, un vieillard expirant, des infortunés qui s'honorioient du nom de vos domestiques, qui regardoient votre sein comme un asyle sacré que vous auriez dû défendre ! quand c'est vous qui les immolez..... vous m'entendez. La nature, l'amour, l'innocence, tout trahi votre cœur. Oui, votre cœur lui-même, si vous voulez y descendre, tout s'élève contre vous..... Vous vous troublez ?

LE MARQUIS *jeuant son épée.*

Ah ! oui, j'ai manqué à l'honneur, & voici ce qu'il m'ordonne de faire. Embrassez-moi, généreux inconnu ; vous m'éclairez, vous me rendez à moi-même. Ah ! dites-moi, dites-moi, qu'est

devenu cette Colette ? Oui, je suis un malheureux, le plus détestable des criminels.

LE SEIGNEUR.

Ah ! voilà l'honneur ! le voilà qui rentre dans votre âme : je reconnois l'homme. Colette & sa famille vivent dans l'amertume & dans la misère, ils se sont retirés sur les terres d'un vieux Seigneur peu fortuné, qui soutient leur déplorable vie ; & la malheureuse Colette vous aime tous jours.

LE MARQUIS.

Elle m'aime. Ah ! Monsieur, je veux la voir, m'aller jeter à ses pieds. Aurez-vous la bonté de m'y conduire ?

LE SEIGNEUR.

Oui, mon ami, je vous y conduirai. Vous la reverrez ; elle reprendra tous ses droits sur un cœur sensible & pénétré de remords. (*A part.*) Mais j'apperçois son fils, voyons si la voix du sang se fera entendre. Laissons-les seuls. (*Haut.*) Permettez cependant que je vous quitte un moment ; j'ai quelques ordres à donner ; je vais revenir vous rejoindre & nous partirons ensuite. Je ne vous quitte pas pour long-tems.



SCÈNE IX.

LE MARQUIS ET SON FILS.

LE MARQUIS.

AH ! quel heureux destin m'a conduit en ces lieux !
Malheureux que je suis ! Pourrai-je réparer tant de
soffaits ! Qu'il me tarde que ce généreux ami soit
de retour pour mettre le comble à mon bonheur !

L' ENFANT *pleurant.*

Ah ! ah ! que je suis malheureux !

LE MARQUIS

Eh ! qu'avez-vous , mon petit enfant , pour vous
affliger ainsi ?

L' ENFANT.

Hélas ! Monsieur , ma chère maman m'a dit
qu'elle alloit mourir. Ah ! maman est bien mal-
heureuse ! nous n'avons pas de quoi vivre. Oh , oh !

LE MARQUIS.

Pauvre créature ! & votre père , mon cher ami ?

L' ENFANT.

Ah ! Monsieur , je ne l'ai jamais vu. Tout ce
que je fais bien , c'est que c'est lui qui nous a
rendu tous malheureux. Maman en parle tous les
jours ; elle dit qu'elle l'aime , & qu'elle l'aimera
jusqu'à la mort ; quoi qu'il lui ait donné bien des

chagrins, & tous les jours elle me fait prier pour lui. Ah ! c'est bien mal à mon papa !

LE MARQUIS.

Mon petit ange, embrassez-moi ; que vous êtes aimable ! Eh ! que font vos parens ?

L'ENFANT.

Ils labourent la terre.

LE MARQUIS.

Et votre mère aussi ?

L'ENFANT.

Elle est la première à travailler, quoiqu'elle n'en ait pas la force. Elle a soin aussi de mon grand papa. Que je voudrois être grand pour l'aider ! Elle est si bonne ma chère maman !

LE MARQUIS.

Et où demeurez-vous, mon cher enfant ?

L'ENFANT.

Là-bas, Monsieur.

LE MARQUIS.

Voudriez-vous me conduire chez votre chère maman ?

L'ENFANT.

Oh ! elle me gronderoit, Monsieur ; maman ne veut voir personne, si ce n'est le Seigneur du Village, parce qu'il est vieux, & qu'il est honnête homme.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien, je ferai votre paix.

SCÈNE X.

COLETTE, *sortant de la maison*; LE
MARQUIS, L'ENFANT.

L'ENFANT.

MAMAN, n'allez pas me gronder, je vous en prie, si je vous amène un Monsieur qui veut vous voir.

LE MARQUIS.

Ah! Ciel! quel bonheur, ma chère Colette!

COLETTE.

Est-ce vous, Marquis? Ah! je me meurs....
(*Elle tombe sur un banc de gazon, & le Marquis se jette à ses genoux.*)

LE MARQUIS.

C'est vous, femme divine.... Je suis à vos pieds. Ouvrez les yeux; voyez votre amant, votre époux, qui meurt de son repentir.... Ma chère Colette, dans quel état t'ai-je plongé!

COLETTE.

C'est vous, Duranville?

LE MARQUIS.

Oui, adorable épouse, c'est lui, c'est ce malheureux, revenu de ses égaremens, qui vient se rendre dans tes bras, à la vertu, à la tendresse; qui reprend son cœur à tes genoux; qui brûle de tout réparer & de faire ton bonheur.

COLETTE.

C O L E T T E.

Avez-vous embrassé votre fils ? (*A son fils.*)
 Cher enfant, courez dans les bras de votre père.

L E M A R Q U I S.

Mon fils ! ô Dieux ! mon cher fils !

C O L E T T E.

Oui, Marquis, votre fils... C'est le fruit de
 notre malheureux amour. Je l'ai élevé pour vous
 aimer, pour me survivre, & pour vous parler de
 sa mère infortunée.

L E M A R Q U I S.

Ah ! ne me parlez pas de mes crimes, j'en sens
 trop la punition, elle est au fond de mon âme...
 Eh quoi ! c'est moi, c'est moi qui ai pu rendre
 malheureuse à ce point la plus charmante des
 femmes ! Pourrai-je, à force d'amour & d'action
 honnête, te faire oublier ma barbarie, ma tra-
 hison, mon indigne trahison ? Je ne m'excuserai
 pas, en te disant que c'est mon oncle qui m'a
 entraîné à cet excès d'horreur ; je veux te pa-
 roître aussi criminel que je le suis, pour devoir
 tout à ta générosité, à ta tendresse. Pardonne-
 moi, pardonne à un homme qui va se faire hon-
 neur de porter le nom de ton mari & le nom
 de père de cet aimable enfant.



SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

LE MARQUIS, LE SEIGNEUR, COLETTE,
L'ENFANT.

LE SEIGNEUR.

AH! Marquis, que ce repentir a de charme pour votre Colette! Vivez pour en être adoré. Elle vous a toujours aimé; & pouvoit-elle vous haïr?

COLETTE.

Marquis, vous voyez notre Protecteur. C'est ce respectable Seigneur qui a pris pitié de notre misère.

LE MARQUIS.

Eh! quoi, cher ami, je vous devois tant? Non, jamais je ne pourrai m'acquitter avec vous.

LE SEIGNEUR.

Vous le pouvez, en ne cessant d'adorer votre femme, de chérir votre enfant, & d'abandonner tant de vains plaisirs. Colette, où est votre père? Je veux le prévenir. La présence subite du Marquis pourroit exciter une révolution funeste à ce vieillard languissant.

LE MARQUIS.

Cher ami! que vous êtes éclairé, & que ne vous dois-je pas? Mais, pouvez-vous refuser de recueillir le fruit de vos soins? Où trouverez-vous des objets qui vous flattent davantage? Vous

avez , digne ami , rapproché deux cœurs qui connoissent tout le prix de vos services ; goûtez le plaisir de contempler vos bienfaits. Vous m'avez rendu à la probité , à Colette , au bonheur. Eh ! puis-je être parfaitement heureux , si je ne vis pas dans le sein de l'amour & de l'amitié ?

LE SEIGNEUR.

Allons , mes chers enfans , j'accepte la proposition. Vous consolerez ma vieilleſſe , en me faiſant voir qu'il eſt encore ſur la terre des âmes ſenſibles & vertueuſes.

F I N.